

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Déculturation et antisémitisme

France Boisvert

Volume 34, numéro 2 (200), avril 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisvert, F. (1992). Déculturation et antisémitisme. *Liberté*, 34(2), 76–81.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

EN TOUTE LIBERTÉ

FRANCE BOISVERT

DÉCULTURATION ET ANTISÉMITISME

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'épître de M. Jean Larose, publiée à la page *Des idées, des événements du Devoir*, le 22 octobre 1991. Le professeur Larose s'est longuement penché sur l'emploi du mot *antisémitisme*, que l'écrivain Mordecai Richler, cédant au péché saxon d'émotivité, venait d'appliquer aux Québécois.

M. Larose le traite de «mauvais lecteur» et argue, en le tutoyant, qu'il suffit de lire les livres de Richler pour constater sa malhonnêteté intellectuelle à l'égard des Québécois. Le preux M. Larose veut tous nous défendre, nous blanchir de ce «Richler [qui] veut surtout nous faire honte et nous faire du mal». Dans sa quête, il va jusqu'à dire: «Mes collègues de l'Université de Montréal, qui préparaient un dossier pour poser sa candidature au prix David, sont désolés: tous leurs espoirs de le voir jamais reconnu au Québec pour ce qu'il est, un de nos plus grands écrivains, se sont évanouis (...)». Il ne faut pas être bien malin pour comprendre l'insinuation qu'adresse ici M. Larose à tous les Goliaths de l'encrier: a) pour le prix David, c'est le Département d'Études françaises de l'Université de Montréal qui choisit le candidat à élire, or M. Larose en est; b) pour être candidat au prix, il ne faut critiquer ni le Québec ni surtout «Le Québec aux Québécois». M. Larose termine par une analyse du vécu romanesque de M. Richler et le couvre de ridicule. Il désigne en M. Richler un repré-

sentant du Canada, ce qui nous amène à prendre ce pays pour cet écrivain.

Je ne trouve pas plus judicieux que M. Larose transpose un instrument d'analyse construit pour comprendre une personne (rendre signifiant et cohérent un ensemble de comportements, d'attitudes et d'actes), une œuvre d'art, une production personnelle, et s'en serve pour analyser toute une population, un peuple, une nation. Plusieurs émules des docteurs Freud, Lacan et Dolto, ainsi que les nombreux disciples derridiaques pratiquent, hélas, ce que j'appelle la *métonymite exiguë*.

Quand on aura compris que la psychanalyse (et une certaine psychiatrie) est un procédé d'attribution de diagnostics à des individus plus ou moins adaptés aux contextes établis dans une société donnée, on restituera certains droits aux psychologies de masse que sont la sociologie, la sémiologie et l'étude des médias, au sens large.

L'affrontement des prédicats psychanalytiques employés en analyse politique résulte en ce paradoxe: la psychanalyse infère que nous sommes tous plus ou moins conditionnés (névrosés), et évoluons vers une nécrose certaine. Or, une fois analysé, un individu (qui deviendra plus tard l'État-Nation) accèderait à la prise en charge de sa destinée, il serait *libéré*, souverain. La liberté est une illusion qui nie l'état profond d'aliénation par lequel pourtant nous naissons socialement. Sans diplôme, pas de titre; sans titre, pas de rôle; sans rôle, pas de statut, ni d'appartenance à un groupe, rien, *ad nauseam*. La liberté évoquée dans le débat politique actuel sur l'éventuelle accession du Québec à la souveraineté est une liberté chimérique. Toujours, nous aurons affaire au Canada anglais et aux États-Unis. Nous ne serons jamais libérés de ce que nous sommes, encore moins d'eux! Et toutes ces années d'incompréhension mutuelle nous auront plus que jamais liés.

Le problème, en ce qui concerne l'attribution du caractère antisémite aux Québécois, c'est le fouillis dans lequel

les jeunes évoluent, fouillis dont M. Richler est peut-être plus au fait que M. Larose. Dans nos écoles, on enseigne le schéma de la communication avant de s'assurer que les jeunes connaissent bien la grammaire et qu'ils ont des outils intellectuels assez diversifiés pour distinguer le jugement critique de la foi aveugle. D'où la montée actuelle des sectes, des factions néo-nazies et d'une violence qui tend à se généraliser.

Au fond, M. Richler a raison de nous traiter d'antisémites. Moi, dans les années 70, je ne faisais pas mon doctorat à Paris, je faisais mon entrée à l'école secondaire québécoise. J'ai tout vu. J'ai vu la déculturation tactique d'une jeunesse dont je suis. Voilà un groupe important qui n'arrive pas à dire quoi que ce soit, une jeunesse désarticulée, ignorante, une jeunesse défoncée par l'inertie, résultat d'une intense confusion intérieure où s'entremêlent jugements de valeur et bons sentiments, émotions profondes et peurs irrationnelles, considérations bidon sur la preuve de la réalité du Démon, ce qui révèle toute l'impuissance à distinguer le littéral du métaphorique. Morcelés, nous n'avons pour nous unir que le constat de la présence des immigrants avec qui nous avons étudié dans les écoles, et la fascination de l'argent qui nous file continuellement entre les doigts. Sans travail, les jeunes n'ont pas de pays, ils n'ont que des territoires à défendre.

C'est pourquoi, contrairement à M. Larose, je pense que Mordecai Richler a raison de nous traiter d'antisémites, ce qui n'est pas équivalent à nazis, que j'ai déjà entendu aussi, de la part d'anglophones, à l'endroit des Québécois.

Oui, il y a une vague d'antisémitisme actuellement. C'est vrai, admettons-le. Acceptons une fois pour toutes ce qui est: la jeunesse québécoise appauvrie, différente en cela des deux générations précédentes, est prodigieusement décultivée. Elle a les yeux rivés sur les États-Unis, elle est hypnotisée par les médias électroniques.

Oui, cette ignorance est savamment entretenue par les hautes instances du ministère de l'Éducation. Nous formons encore des analphabètes fonctionnels qui ne comprennent pas ce qu'ils lisent et n'arrivent pas à structurer leur pensée.

Oui, l'éducation, dans ce pays, est un fiasco éblouissant. Oui, les jeunes qui décrochent (40%) le font souvent avant la quatrième secondaire, année où l'on donne le premier cours d'histoire du Québec et du Canada.

Non, les jeunes ne savent pas ce que signifie le mot *holocauste*, mais le *Klansman*, journal du Ku Klux Klan, circule. À Sherbrooke, à Montréal et sans doute ailleurs au Québec, ils ont une ligne téléphonique. Oui, le *Mein Kampf* d'un certain Hitler est populaire dans certaines écoles et il y a même, à Montréal, un collège chic où un professeur enseigne la morale religieuse à l'aide de la Bible satanique d'Anton Lavey plutôt qu'avec celle de Jérusalem, ce qui est pour le moins étonnant dans un ancien collège de Jésuites.

De temps en temps, M. Larose devrait risquer un après-midi de sabbat à faire de la suppléance, comme je le fais, n'ayant pas encore d'emploi stable. Il pourrait constater l'état des lieux. Il verrait pourquoi on n'enseigne plus l'histoire littéraire, pourquoi on a implanté au petit bonheur quelques notions de psychologie de masse, que l'on nomme communication.

La plupart des professeurs qui enseignent le français ne s'intéressent pas vraiment à la littérature, et ceci, pour trois raisons principales:

1. Les élèves sont trop déstructurés par l'écran pour lire un texte suivi de plus de cinq pages, à moins d'avoir la version vidéo du texte.

2. Tous les professeurs de français ne sont pas d'abord professeurs de français. Selon le nombre d'années d'ancienneté, un professeur de géographie, d'histoire, de mathématiques ou d'enseignement moral et religieux peut enseigner le français en complément de tâche. L'explication de ce phé-

nomène peut sans doute s'énoncer comme suit: tout le monde parlant le français, n'importe qui peut l'enseigner.

3. Parmi les professeurs que j'ai rencontrés, du moins à l'école secondaire, plusieurs sont croyants ou affectent plus ou moins sciemment de l'être. Enseigner l'histoire de la littérature, c'est risquer d'enseigner l'histoire des idées, ce qui n'est pas très rassurant. Tous n'ont pas, non plus, les connaissances requises pour le faire. Et puis, la plupart des œuvres littéraires remettent en question des valeurs établies par la religion catholique (condamnation du suicide, foi en Dieu, charité chrétienne, amour hétérosexuel, etc.). L'étude des romans existentialistes, des textes des libres penseurs, des poètes symbolistes, des grands tragiques grecs et des autres textes d'auteurs qui furent jadis à l'Index n'intéressent pas les professeurs qui œuvrent dans des institutions encore et toujours définies par l'étiquette religieuse d'une des deux confessionnalités admises. Dans une école qui n'est toujours pas laïcisée, la littérature demeure inquiétante.

4. Il y a surtout, parmi les professeurs de français, une certaine asphyxie résultant de la pauvreté des bibliothèques scolaires en livres et en collections encyclopédiques. Les éducateurs attachés au département de français ont un bien maigre budget pour les manifestations culturelles, toujours préférées à l'achat de livres de littérature. Et voici que, de plus en plus pauvres, des écoles en sont réduites à défrayer l'achat de dictionnaires, une trentaine par classe, parce que la plupart des élèves n'en possèdent pas. La note est refilée au département de français. L'an dernier, je travaillais à plein temps, et je me souviens que les professeurs de français durent choisir, pour les élèves de l'école, entre la projection du film *Cyrano de Bergerac* et l'achat d'une trentaine de dictionnaires. Les professeurs ont choisi les dictionnaires. À la grande déception des élèves qui suspectaient le caractère combien raisonnable de ce choix, alors qu'eux étaient assoiffés et enthousiastes de connaître le drame d'un

chevalier dont la beauté ne logeait pas dans le maniement d'un dictionnaire, mais dans la maîtrise haute et claire du Verbe.

Pour en revenir à la diatribe du *Devoir*, M. Larose se plaint finalement d'être la cible d'un livre intitulé *Canada's Undeclared War*, livre qui, à ses dires, aurait été écrit intentionnellement contre lui. Mais... cela ne signifie-t-il pas qu'il est lu avec une attention considérable au Canada anglais? Alors, *what does Mr. Larose want?* Professeur agrégé à l'Université de Montréal, animateur d'une émission littéraire au FM de Radio-Canada, auteur reconnu par ses pairs et célébré par les plus hautes instances de l'institution littéraire canadienne (n'a-t-il pas reçu, pour *La Petite Noireur*, le prestigieux Prix du Gouverneur général?), je considère que M. Larose a beaucoup reçu, et je pense qu'il a le mépris un peu facile. C'est pourquoi il traite d'incompétents toutes sortes de gens que le succès met sur sa route, des animateurs médiatiques aux professeurs de français du secondaire et du collégial. Ce mépris est peut-être une marque de l'élite? En attendant la suite, pensons à ce que serait *L'Amour du Riche*.